

PARIS
 Rédacteur en chef
JULES LERMINA
 BUREAUX
 17, Rue Vivienne

LE REFUSÉ

LYON
 Directeur
JULES FRANTZ
 BUREAUX
 32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

Nous rappelons à nos lecteurs que le *Refusé* est toujours en instance auprès de M. BLANCHON! directeur de l'*Écho de Fourvière*!! pour obtenir le procès qui lui a été promis.

Nous publions AUJOURD'HUI, à la quatrième page, notre numéro-charge du *PROGRÈS*.

Au dernier moment, notre Imprimeur déclare nous refuser ses presses si nous exigeons l'insertion de la causerie de notre Rédacteur en chef.

Devant cette déclaration, nous retirons l'article de Jules Lermina.

PARIS

Notes du Refusé

Il y a des gens qui ne savent pas mourir tranquilles. Au lieu de se laisser paisiblement conduire soit par le train omnibus, soit par le train direct, à cette station si fréquentée qu'on appelle le néant, ils s'obstinent à passer la tête hors du wagon et s'inquiètent de l'humanité au moment où celle-ci ne se soucie plus d'eux.

Un simple Auvergnat s'est mis dans la tête (juste au moment où il était en train de la perdre) de rendre quinze points de trente à M. de Montyon. Il vient de léguer à l'Académie un prix de quarante mille francs.

Malheureusement cet homme, aussi riche qu'Auvergnat, ne s'est pas douté que les académiciens étaient de petits fous, tous pourvus de conseil de famille, et, dans sa naïve confiance, il a négligé de dire à l'Académie quel genre de mérite son prix devra récompenser.

C'est là une lacune regrettable.

Veut-il couronner des chevaux, des poètes, des rosiers ou des goitreux? Son intention est-elle de rémunérer le talent ou la sottise, la vertu ou le pas de la tulipe orageuse? Désire-t-il que cet argent soit consacré à élever, à cent pieds au-dessus du boulevard Montmartre, le niveau de la vertu des femmes, ou n'a-t-il d'autre but que de faire manger cet argent aux académiciens et aux femmes légères dans les salons du café Anglais?

Il faut à tout prix que cet étrange Auvergnat explique ses intentions. Nous pouvons à la rigueur faire un pacte avec la Providence. Qu'elle nous rende pour une heure ce philanthrope des montagnes et nous lui céderons Veulliot pour l'éternité.

On m'assure que ce dernier gagne trop d'argent avec son journal pour désirer de suite le paradis; il n'y faut donc pas songer; mais il est triste de penser que nous voilà réduits à trouver nous-mêmes le placement des quarante mille francs.

Il est une chose aussi incontestable que la bêtise humaine, c'est que, depuis que l'on distribue des prix aux personnes vertueuses, le vice augmente en raison directe des prix fondés pour la vertu.

Si vous avez un prix, vous risquez encore de rencontrer ça et là quelques filles chastes; si vous en avez deux, la hausse augmente. A trois, elle devient générale; à quatre, le débordement ne connaît plus de bornes; à cinq, vous vous voyez forcé de déposer la couronne sur les faux cheveux de Cora Pearl, et c'est son coiffeur qui en profite.

D'autre part, on sait parfaitement que, depuis la fondation d'un prix destiné à encourager la pensée, il ne s'est pas révélé un poète. Enfin, personne ne songera à me démentir lorsque je dirai que le grand prix destiné à récompenser les meilleurs historiens, n'a amené d'autre résultat que de les faire disparaître tous.

En partant de ce point de vue, il serait peut-être bon d'employer les quarante mille francs du même Auvergnat à récompenser soit le plus mauvais poème, soit la plus détestable histoire, soit le roman le plus immoral, soit la conduite la plus ignoble. Et puisqu'il est prouvé par A plus toutes les lettres de l'alphabet que la récompense de la vertu et du talent n'a amené jusqu'ici chez les deux sexes que des avortements pénibles ou des cascades sans nombre, peut-être la récompense du vice et de l'ineptie susciterait-elle quelques vertus héroïques et plusieurs chefs-d'œuvre sublimes.

Malheureusement l'Académie, dans les veines de laquelle j'infuserai un peu de sang nouveau lorsque j'y serai admis, c'est-à-dire dans une soixantaine d'années, s'obstinera probablement à garder son éternelle ligne d'inconduite.

Dans le fond, cependant, il faut bien convenir d'une chose, c'est que le projet que je soumets ici n'est pas entièrement neuf, et, dans le cas où l'Académie voudrait bien l'essayer, ce ne serait peut-être pas la première fois qu'elle récompenserait le vice et l'ineptie.

GEORGES PETIT.

LYON

Le concert des Francs-Maçons.

Si le *Refusé* n'existait pas, on se demande ce que Lyon deviendrait!... Ne travailler qu'à la multiplication de ses abonnés, faire de pieuses recules, ne se préoccuper avec égoïsme que de ses annonces productives, voilà donc ce que signifient ces noms retentissants du *Progrès*, du *Courrier* et du *Salut Public*!...

Quoi!... dimanche, 26 avril, pendant que les Lyonnais priaient ou se promenaient en pleine sécurité, les ennemis les plus acharnés de Dieu et de l'humanité se sont réunis en masse dans une rue que nous pourrions nommer, derrière un numéro que nous saurions indiquer!... là, ils se sont livrés à des actes abominables!... et nul de nos soi-disant *grands journaux* quotidiens n'a encore poussé le cri d'alarme! En réparant au bout de ses huit jours, le *petit Refusé* se trouve le premier à accomplir ce devoir social!...

Il s'agit d'un concert de bienfaisance donné par les FRANCs-MAÇONS, à propos de l'inauguration d'un temple!... Quel abus de mots sacrilège!...

Il paraît que par l'effet du printemps ou des mandements épiscopaux... *adhuc sub judice lis est*... cette maudite engance pullule à qui mieux mieux au sein de notre malheureuse cité; pour gîter à l'aise, il lui faut creuser des antres nouveaux!... c'est pour le couronnement d'un de ces trous que ces *giaoûrs* ont imaginé le fameux concert que nous signalons à qui de droit.

Etaient accourus le ban et l'arrière-ban de cette race infâme; femmes et petits, tout se trouvait là, naturellement!... Mais ce qui nous consterne, c'est la présence, au milieu de ces bandes infernales, de gens de cœur et d'intelligence, d'artistes que la population lyonnaise s'est habituée à aimer et à respecter!...

Oui (que cette dénonciation publique devienne leur premier châtiment), dans la tanière de ces *brutes à face humaine* ont osé descendre les Meillet, Douau, Mézeray, Vigourel, les Delabranche, Peschard, Barrielle, Juillia, Marthieu, Méric, Luigini etc., etc., et les fils de Satan ont entendu ces voix et ces instruments dont nous pensions les accents et les accords réservés exclusivement à nos oreilles de bons catholiques!

Pour être descendus à ce qui nous semble être une affreuse dégradation, quelle est donc, mesdames et messieurs, la nature de votre acointance avec la *famille hideuse*?... Est-ce que parmi vous il y aurait des sœurs et des frères *trois points*?...

Certes, en apprenant que ces artistes ont obtenu là-bas le succès auquel nous les avons accoutumés sur nos théâtres et dans nos propres concerts, profonde aurait été notre stupéfaction, si on ne nous avait enseigné, au nom du Saint-Esprit, que les Francs-Maçons appartiennent à l'espèce des *sapajous*; il est donc démontré que,

dans leurs frénétiques applaudissements, ils ont procédé par imitation. Evidemment, de tels êtres ne sauraient être charmés que par des hurlements et des grincements de dents!...

Ce qui nous paraît non moins tristement comique, c'est le résultat cherché et obtenu de ce détestable concert. — Payait-on à la porte en entrant? a-t-on eu recours à une quête? Nous ne savons. Mais restés seuls, les chefs des mécréants ont trouvé leurs *troncs de bienfaisance* pleins de pièces d'or et d'argent. Nous ne doutons nullement qu'entre leurs mains ces pièces ne se soient déjà transformées en feuilles sèches; ils n'en ont pas moins solennellement proclamé que cette somme est destinée à la *Société de patronage pour les enfants pauvres de Lyon*!...

La Société de patronage pour les enfants pauvres de Lyon! qu'est-ce que cela?...

La place dont nous disposons ici ne nous permet pas de stigmatiser comme elle le mérite cette œuvre exécrable; mais nous y reviendrons tôt ou tard!... car elle témoigne de l'hypocrisie et de la perversité des Francs-Maçons lyonnais, aussi éloquemment que la création de leurs salles d'asile ou l'établissement de leurs écoles d'enseignement mutuel.

De tout cela nous concluons au danger de s'endormir devant de tels actes. On sait que la franc-maçonnerie lyonnaise est peut-être la plus unie et la plus audacieuse de France; on n'a pas oublié les exploits de son passé: on connaît ses aspirations, ses espérances!... Il est vrai, depuis que M. de Bonald tient le sceptre de Lyon, ces *maudits* sont condamnés à se remuer dans l'ombre!... mais c'est encore trop!... Il faut que le tonnerre vengeur pénètre jusqu'au fond de leurs plus ténébreux repaires.

Allons, Monseigneur, reprenez vos sacrés carreaux et foudroyez-nous ça!...

Denis BRACK.

LA LIBERTÉ A ORLÉANS

Tout le monde a présente à l'esprit cette homéride plaisanterie de la *Vie de Bohème*, où le grand peintre Marcel, ayant eu le malheur d'avoir un superbe *Passage de la mer Rouge* refusé par le jury de l'Exposition, rebadigeonne chaque année ce tableau, et le présente successivement sous les titres fallacieux de: *Passage du Rubicon*, *Passage de la Bérésina*, et enfin, — *ultima clades*! — sous celui de *Passage des Panoramas*? Eh bien! il paraît que, sous ce rapport, le grand peintre Marcel a fait école, et c'est le *Journal du Loiret* qui est actuellement le *Raphaël* de ce *Dominique*. Toutefois, la feuille préfectorale d'Orléans n'a encore expliqué cet heureux système qu'en matière de statuaire. Ce n'est certainement pas moins difficile, le marbre, le bronze ou la pierre étant naturellement moins propres à la métamorphose que la toile, et le burin moins complaisant que le pinceau. Mais cela n'a point empêché le *Journal du Loiret* d'obtenir ce fort beau résultat? Si bien que, tandis que les efforts du grand peintre Marcel sont toujours restés infructueux vis-à-vis de la perspicacité de l'aropage pictural, ceux de l'officieux organe de l'administration dans la ville où les pucelles, comme les cornichons, s'accroissent si bien au vinaigre, vont être, selon toute apparence, couronnés de tous les suffrages d'une municipalité aussi intelligente que courageuse.

C'est le *Phare de la Loire* qui a levé ce beau lièvre, et voici, sans plus de broussailles à la clef, comment il raconte l'histoire:

« Un pauvre jeune sculpteur habitant Orléans et nommé Roguet avait créé dans ses heures d'enthousiasme civique une belle statue de la liberté. Peu après, il mourut; la cité hospitalière se chargea de ses funérailles, mais la statue terrible et embarrassante fut reléguée dans une salle basse et obscure du musée. On n'y pensait plus, lorsque dernièrement des gens plus hardis que le commun des Orléanais s'avisèrent de dire qu'elle était noble et majestueuse. Cela attira l'attention. Cependant nul ne songea à tirer cette statue des ténèbres pour couronner l'édifice et en faire ainsi, à défaut de mieux, la personification de la liberté des arts. Un avis moins effrayant se fit jour.

« Pourquoi n'ose-t-on pas montrer l'œuvre de Roguet? dit un esprit subtil. N'est-ce pas parce qu'elle personnifie la liberté? Eh bien! arrangeons-la de façon à ce qu'elle représente autre chose; par exemple la ville d'Orléans. Ne trouvez-vous pas qu'elle lui ressemble? »

« — C'est frappant! répondit-on en chœur.

« Et un physionomiste ajouta:

« Le nez et la bouche surtout rappellent fidèlement le chef-lieu du Loiret.

« Sur ce, l'idée fit son chemin. L'unique feuille politique du lieu la prit sous sa protection et s'efforça de la faire prévaloir.

« Cependant beaucoup d'esprits rebelles se demandèrent comment avec une statue de la Liberté on pouvait obtenir une représentation acceptable de la ville d'Orléans. Voici en quels termes le *Journal du Loiret* s'applique à les rassurer.

« Plusieurs de nos abonnés nous ont exprimé le désir de connaître les modifications qui pouvaient être faites à la remarquable statue de la Liberté que possède le Musée, pour en faire la personification de la ville d'Orléans.

« Ces modifications consistent uniquement dans l'enlèvement des rayons dorés vissés sur le sommet de la tête et auxquels sera substituée une couronne murale, et dans le remplacement de la ruhe d'abeilles par l'écu aux armes de la ville.

« L'œuvre de M. Roguet, si prématurément enlevé à sa famille et aux arts est donc respectée religieusement et va sortir de l'oubli auquel elle semblait destinée. »

La-dessus, notre confrère de Nantes, qui ne comprend rien au grand art dont les journaux officieux ont seuls conservé les saines traditions, se demande avec une naïveté digne des temps antiques comment il se trouve des gens assez fantaisistes pour oser soutenir qu'une statue qu'on décore et qu'on prive de l'un de ses attributs essentiels « est — nonobstant — religieusement conservée? »

Et il se demande encore, l'enfant! si, comme le prétend le *Journal du Loiret*, cet accommodement d'une statue au goût orléanais est bien l'unique moyen de tirer la liberté... de l'oubli auquel elle semblait destinée?...

Purs scrupules d'une âme démocratique et sociale! Mais, vous ignorez donc, ô cher confrère, que depuis longtemps, bien longtemps, on nous a changé tout cela, et qu'il n'est pas plus difficile aujourd'hui, de faire d'une déesse de la Liberté une Sainte-Pélagie quelconque, ou d'une république une monarchie, qu'avec un chat un civet?

Ce qui me confond, moi, c'est que les Orléanais, au lieu d'appliquer à leur « bonne ville » le masque de la Liberté, n'aient pas songé à utiliser l'œuvre de leur pauvre artiste défunt en en faisant tout simplement une Jeanne d'Arc, avec ces mots sur la toile:

« Notre amour t'a refait une virginité!... »

M. Dupanloup eût été alors, sans doute, content, et peut-être eût-il cessé de rouler, sur la révolution, ses yeux — pour me servir d'une expression empruntée aux textes sacrés — « d'un chat qui a bu du vinaigre. »

Le *Journal du Loiret*, dans tous les cas, aurait pu dire avec l'accent de la plus pure vérité que la statue de feu M. Roguet était respectée religieusement.

Emile FAURE.

LES BOULEVARDS

Vous connaissez le résultat de l'expédition abyssinienne: Théodoros, abandonné d'une partie de son armée, se retranche dans Magdala et refuse de se rendre. Puis, quand il se sent vaincu, quand le premier nez du premier Anglais apparaît sur le premier bastion, le roi sauvage se fait sauter la cervelle.

Cette mort me plaît, cette protestation contre la force est digne d'éloges, le négus Théodoros a eu une belle fin.

Du reste, cet homme avait toutes les audaces et toutes les idées possibles. J'ai déjà parlé de son étrange façon d'utiliser les savants. — Avant la guerre, il avait, à deux reprises différentes, essayé de tâter de l'Europe: la première fois, en demandant la main de la reine d'Angleterre; la seconde, en proposant à l'empereur de Russie de partager leurs royaumes respectifs. Voulez-vous la moitié de l'Abyssinie en échange de la moitié de la Russie? C'est ce que les gamins de Paris sentaient journellement — un échange. Seulement, ils ont à leur disposition une phrase expressive:

Donne-moi de quoi qu'il t'as, j'te donnerai de quoi qu'il t'as!

Bref! et pour conclure, Théodoros était un homme; il avait toutes les vertus du conquérant, moins une: la force.

M. Baudrillard a fait son entrée au *Constitutionnel* par un article-programme de deux colonnes dans lequel j'ai remarqué ceci d'abord: *Je ne prends pas la plume pour...*, que je trouve indigne de la part d'un ancien rédacteur des *Débats*; puis, un peu plus loin, une phrase de vingt lignes. Il est vrai que M. Baudrillard clôt cette phrase par un point d'exclamation; entre nous, je ne le trouve pas généreux. A la place du nouveau rédacteur en chef, j'en aurais mis trois; je trouve que la — chose — en valait bien la peine.

Il y a quelques années, le directeur général des douanes fut avisé que pas mal de services en verres de Bohême étaient introduits en France. Il voulut en avoir le cœur net et partit à Vienne. Là, il commanda un service complet, priant de le faire parvenir à son domicile même à Paris. Puis, il envoya à tous ses agents une circulaire dans laquelle il les avertissait qu'un service en verres proscrits allait passer sous peu à la frontière; il leur enjoignit la plus active surveillance, promettant une récompense à celui qui arrêterait le contrebandier.

Cela fait, le directeur général revint à Paris le cœur satisfait, en homme qui a accompli son devoir. Une heure après son arrivée, comme il allait se mettre à table, son domestique lui annonce qu'on vient d'apporter une caisse à son adresse. — On monte la caisse, on l'ouvre, elle contenait le service demandé; il avait passé au nez des agents avertis.

Six mois après, le directeur général ayant à faire à la frontière pousse jusqu'à Vienne. — Voyons, dit-il au marchand, vos contrebandiers font donc tout ce qu'ils veulent? — Ah! ne m'en parlez pas, répondit le marchand, ils faisaient tout ce qu'ils voulaient, grâce à votre domestique, mais vous l'avez renvoyé, et ça ne va plus. — Comment cela? — C'est bien simple. Toutes les caisses étaient envoyées à votre adresse, vos agents se gardaient bien de les ouvrir, et votre domestique averti les remettait aux véritables destinataires. Le directeur général faisait de la contrebande sans le savoir. Il fut un peu vexé, mais il dut conclure que les marchands viennois ont un esprit de tous les diables.

Hier, je fus à la foire aux pains d'épice et, en vrai badaud, j'entrai dans toutes les baraques. Le Musée européen m'attira tout d'abord; je vous le recommande; il y a là dedans un nombre de personnages officiels et officieux en circ, d'autres aussi qui ne sont ni officiels, ni officieux, tels que l'inévitable Dumolard. Dans le coin de la baraque, j'aperçus un large rideau sur lequel est collé un écriteau: Supplément, dix centimes par personne. Je devinai que là se cachait le pot aux roses.

J'avais mes dix centimes, et quand nous fûmes réunis une quinzaine, on nous poussa dans un coin. — Sur un lit de repos est couchée M^{me} Putiphar; elle a relevé gentiment sa robe, et l'on aperçoit un petit pied, une jambe mignonne, une... Joseph tourne le dos à toutes ces beautés et fait un geste d'horreur; nous trouvons que Joseph a tort, car il n'y a rien d'horrible là dedans.

Le gardien du Musée se crut obligé de nous faire un petit discours; le voici, je le garantis textuel: — Ceci vous représente M^{me} Putiphar et M. Joseph. Depuis longtemps, M^{me} Putiphar a envie du manteau de Joseph; celui-ci, qui tient à son manteau, ne veut pas le lâcher. Un jour pourtant, M^{me} Putiphar attire Joseph dans son boudoir et insiste de nouveau pour avoir le... manteau. Voyant qu'elle y tient tant que cela, Joseph lui cède son manteau; je n'ai pas besoin de vous dire ce que M^{me} Putiphar lui donna en échange!

Émile LAMBRÉ.

LETRE LONDONNIENNE

(N° 4.)

Londres, 25 avril 1868.

Mon cher FRANTZ,

Quoique l'Angleterre me soit un sujet suffisant d'études; quoique, dans un autre pays que le mien, j'aie l'occasion d'observer l'individualisme dans ses causes et dans ses résultats, je ne laisse pas que de me tenir à peu près au courant de ce qui se passe en France. En ouvrant l'*International* d'hier soir, je lis les lignes suivantes qui me prêtent un peu à penser... et beaucoup à rire:

« On prétend que l'abbé Bauer, dans les sermons si suivis qu'il a prononcés à la Madeleine, s'est fait l'écho des sentiments politiques de l'impératrice Eugénie, — dont la participation aux affaires est considérable depuis quelques temps, — en produisant, en public, des vœux pour la paix, mais en déclarant qu'à cette paix ne seraient jamais sacrifiés les intérêts et la dignité de la France. »

Je n'ai même pas le droit de parler ici du profond respect que je professe pour Sa Majesté l'Impératrice, pour sa politique, pour l'abbé Bauer et pour d'autres personnes et beaucoup d'autres choses dont l'énumération n'entre pas dans mon sujet; mais je puis, sans attirer aucun foudre sur le *Refusé*, vous demander votre avis sur une question qui paraît occuper beaucoup en ce moment le tapis:

Que vous semble-t-il d'un sermon qui est une haute profession de foi politique, et d'un prédicateur qui se charge de le prononcer? Que pensez-vous de cette mixture du sacré et du profane; de cette sophistication de la religion par la politique et de la politique par la religion? Pensez-vous, comme moi, que la soutane n'est pas faite pour le corps législatif, et qu'un député fait assez mal en chaire? Enfin, quel avenir possible voyez-vous à cet accouplement monstrueux de la Parole de Dieu avec la parole tribunitienne, de la Prière avec les premiers-Paris, du Christ avec le *Moniteur*?

Quant à moi, je trouve là un manque de respect flagrant et un profond mépris de la Divinité. Le prêtre en chaire affirme qu'il n'est que l'interprète du Dieu dont il sert l'autel; moi, j'affirme que s'autoriser du caractère du prêtre pour présenter Dieu comme étant à la paix ou à la guerre est une impiété dérisoire.

Ah ça! quelle est la comédie que nous jouons? Quatre-vingt-neuf est-il une pantalonade ou la Sainte-Inquisition est-elle l'inspiration de notre siècle?

N'avez aucune crainte: je n'ai nul dessein de parler politique; mais je vous demande pourquoi un prêtre...? Nous en avons fini avec les parades religieuses du moyen-âge; nous en avons fini avec l'autorité indiscutable; nous en avons fini avec cette puissance cléricalle d'une religion d'humilité qui poussait l'orgueil jusqu'à prétendre être souveraine sur les souverains et gouverner les gouvernements.

Encore une fois, je ne traite ni de politique ni d'économie, mais je réclame contre des libertés ennemies de celles qui me sont refusées. On a raison cent fois, mille fois raison de me les dénier à moi: c'est entendu, reconnu, convenu; mais où est l'équité si on les accorde ailleurs? Si la défense n'est pas libre, pourquoi...

Tout cela me prête à penser, et je crois que le plus grand agent de concorde entre les gouvernements et les peuples est la bonne foi.

Tout cela me prête à rire, et je me rappelle la chanson du *Bon Dieu*, dont le ministère autorise l'impression:

Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, ô mes enfants, que le diable m'emporte!

Qu'en pensez-vous?

Je vous serre la main.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

A BATONS ROMPUS

Le rédacteur en chef d'un journal de théâtre, bien connu pour son avarice, — pas le journal, — vantait l'autre jour, devant l'un de ses collaborateurs, le talent extraordinaire de sa cuisinière sur l'art d'accommoder les restes.

— Cette fille est vraiment précieuse, disait-il, je ne sais comment elle fait, mais, avec quelques rogatons, elle parvient à improviser des dîners dignes de feu le docteur Véron.

— Vous m'étonnez, fit le journaliste.
— Parole d'honneur! Tenez, je veux vous convaincre; demain soir, vous serez libre, n'est-ce pas? Oui! Eh bien! venez donc à six heures... Vous me verrez dîner!

Un monsieur très-laid et très-grêlé était attablé devant le café de Suède et savourait une absinthe.

Fatigué de la persistance avec laquelle un consommateur assis à une table voisine le dévisageait depuis quelques instants, le monsieur grêlé s'écria:

— Ah ça! monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi vous me regardez depuis une heure comme une bête curieuse?

— Excusez-moi, monsieur, fit le voisin, je vous prenais pour M. Veuillot!

On lit dans le *Figaro*. Auteur: Émile Blavet.

« A New-York, on vient d'inventer une curieuse machine. Vous y mettez un agneau; au bout d'une heure, vous y trouvez des gants, des bottines de femme et des côtelettes Maintenon. »

Il y a à Berlin une machine beaucoup plus curieuse encore. On y met un lapin vivant et, un quart d'heure après, il en sort un civet de lièvre, un chapeau de castor et des gants de chevreau!

Je trouve dans un journal de 1838, les vers suivants, appliqués par un Ferragus de cette époque à un Baze dont le nom est resté inconnu.

Je copie:

Y... pour soulager sa bile.
Se promenant loin de la ville,
Rencontra dans un chemin creux
Un reptile peu dangereux.
Le serpent sifflait sa harangue:
Y... sans s'effrayer beaucoup,
Lui cracha une fois sur la langue;
Le serpent rentre dans son trou...
Mais la déléterre salive
Opéra si violemment
Que la couleuvre inoffensive
Devint vipère en un moment!

C'est raide!

C'est raide, mais je le savoure, comme on dit aujourd'hui dans le grand monde... de l'Athénée.

Parmi les compétiteurs à la succession directoriale de M. Marc Fournier, on a nommé M. Billon, demeuré célèbre par ses *curios* et ses calinotapes.

Une anecdote rétrospective sur le compte de ce plus illettré de tous les directeurs passés, présents et futurs est donc de circonstance.

A l'époque où il tenait en mains le sceptre gouvernemental du théâtre du Cirque, — devenu le Châtelet, — on représentait à ce théâtre une pièce mythologique dans laquelle apparaissaient les trois Grâces.

Le jour de la répétition générale, Billon arrive.

— Ah ça! dit-il au régisseur, qu'est-ce que sont ces trois femmes?

— Ce sont les trois Grâces!

— Comment, les trois Grâces! Qu'est-ce que vous me f...chez là! Voyez le bel effet que ça produit, vos trois Grâces, sur une scène immense comme la mienne! Trois Grâces! Ah bien, merci! Mettez en vingt, entendez-vous, trente même, s'il le faut!

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, faites ce que je vous dis; mettez-moi là une trentaine de Grâces! Je ne veux pas m'exposer à un four pour quelques Grâces de plus ou de moins.

L'autre soir, après une représentation de la *Dame Blanche*, Achard revenait de l'Opéra Comique et rentrait chez lui en chantonnant: *Ah quel plaisir d'être soldat!*

Un sergent de ville grincheux et taquin l'arrête et lui dit:

— Monsieur, il est défendu de chanter la nuit.
— Mais je ne chante pas, je fredonne, répond le sympathique *Georges Brown*.
— Ça ne fait rien, c'est défendu tout d'même.
— Ah ça! mais, mon cher, vous n'êtes pas logique!
— Je ne suis pas logique, je suis sergent de ville.

Voici ce que je viens de lire dans un compte-rendu des assises d'un département de l'est de France:

« Affaire Chevalier. — Vols et faux en écriture de commerce...
« Chevalier nie tous les faits qui lui sont imputés.
« Son défenseur, M^e B... se borne à demander des circonstances atténuantes.
« Le jury rapporte un verdict de culpabilité; la cour LE condamne à huit ans de travaux forcés.
« Éclairez-moi, grand Dieu! Est-ce le défenseur ou le jury que la cour condamne aux galères?

Gaston de D..., fils d'une excellente et riche famille dont il est l'unique survivant, en est, à cette heure, au dessert de sa fortune qu'il mange en collaboration des plus jolies dents du quartier Breda.

« Courte et bonne, dit-il, voilà ma devise; quand j'en serai à mon dernier louis, je me brûlerai la cervelle et tout sera dit. »

Un ancien ami de son père effrayé de ce genre de vie, lui disait dernièrement:

— Mais, malheureux, vous courez à la ruine, conservez au moins une poire pour la soif.

— A quoi bon, répondit Gaston avec un sourire — un peu amer peut-être — et en montrant un pistolet, à quoi bon, puisque je garde ceci pour la fin!

Jules PELPEL.

LA SEMAINE

Un organe politique, l'*Avenir démocratique*, est en train de se fonder à Lyon. Le nouveau journal se monte par deux mille actions de CENT FRANCS.

Sa devise:

LE PROGRÈS PAR LA LIBERTÉ

est, à elle seule, le plus complet de tous les programmes et explique nettement la voie et le but de l'*Avenir démocratique*.

Citer le nom de son rédacteur en chef, M. E. Le Royer, c'est raviver dans notre vieux et brave centre libéral de précieuses sympathies et faire en même temps un appel à la confiance lyonnaise.

Lorsqu'un homme apparaît à la tête d'un journal, son passé est une garantie bien plus sûre que toutes les professions de foi du monde, et le « peuple » de qui ON dépend, doit surtout exiger que ceux qui entreprennent la mission de les éclairer sur leurs droits et leurs devoirs, soient eux mêmes des exemples et jouissent d'une réputation sans tache.

« Pour avoir le droit de moraliser son prochain, il faut, avant tout, être moral soi-même. »

C'est ce que les fondateurs de l'*Avenir démocratique* ont parfaitement compris, et la coopération de MM. A. Chavanne, Michaud, L. Andrieu, Comte, Chabout, etc., etc., est pour les actionnaires de la nouvelle feuille un véritable garant de succès.

De sa modeste sphère, le *Refusé* salue avec bonheur l'aurore de son grand confrère (1).

C'est demain dimanche, à une heure, qu'aura lieu, dans le palais de l'Alcazar, le grand concert annuel de notre premier chef d'orchestre, M. Joseph Luigini.

Tout Lyon artistique voudra applaudir une dernière fois Mme Meillet et M. Delabranche dans leur belle création de l'*Africaine* (duo du quatrième acte et la scène du mancelillier).

Du reste, ces deux artistes qui nous ont fait trouver la saison théâtrale si courte, ne seront pas les seuls attractions de ce concert; en plus de l'ouverture du *Tannhäuser*, de Richard Wagner, que notre ville entendra pour la première fois, M. Luigini doit présenter aux dilettanti lyonnais son jeune fils.

M. Alex. Luigini, lauréat du conservatoire de musique, se fera entendre pour la première fois dans un grand concerto de Vieuxtemps.

Je cueille une nouvelle expression qui vient de fleurir sur nos boulevards.

Dans le monde comme il en faut, on ne dit plus, en parlant de nos piètres jeunes gens: petits crevés, on prononce: *Bouts coupés*.

Le printemps n'en fait jamais d'autres.

A Saint-Mandé, le fameux procès que publie la *Petite Presse*: *Lettre, l'homme aux quatre femmes*, a été écrié par le tambour municipal de l'endroit, entre deux roulements.

« Il est fait sa savoir aux populations, etc. »

Je garantis l'authenticité du fait.

La cérémonie de la pose... d'une des premières pierres de la nouvelle église de la Rédemption a eu lieu, mardi dernier, devant le palais de l'Alcazar et quelques personnes qui se trouvaient là par hasard.

Les regards charmés des assistants pouvaient aller alternativement de son Eminence M. de Bonald aux torses peu voilés des différentes muses qui décorent l'extérieur du temple profane.

Les valeurs monétaires, mises généreusement dans le trou béni par notre archevêque, pour perpétuer le souvenir de cette bénédiction, s'élevaient à 43 francs 43 cent.

Cette économie ne surprendra personne, quand on saura que les sommes actuellement versées ne permettent pas à la Fabrique d'élever le monument à plus d'un mètre au-dessus du sol.

Mais, on démolira l'Alcazar! L'Europe perdra sa

(1) On peut souscrire chez M. Ballay, 34, rue Tupin.

plus belle salle de danse, et nous aurons une église de plus.
Ainsi le veut le progrès de la civilisation!

Dimanche, 3 mai, à 7 heures, au théâtre des Variétés, concert vocal et instrumental donné par l'*Union lyrique*, sous la direction de M. Bernet.
Mlle Blanc, M^{me} Delabranche, Marthieu, Mérie et Feret.

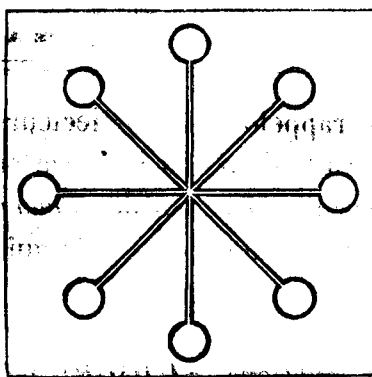
Jules FRANTZ.

L'Equilibre européen

Problème proposé par le REFUSÉ.

1^{re} SOLUTION.

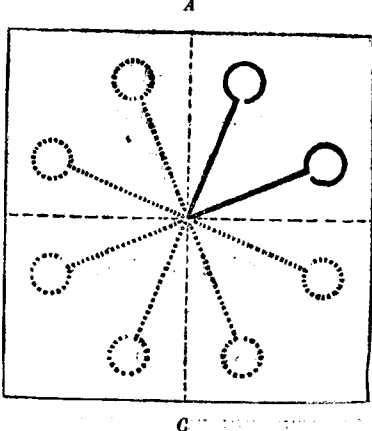
« Tracer sur une table de marbre, d'un seul coup de crayon, sans traverser ni repasser sur les mêmes traits... »



Cette solution repose sur l'espace infiniment petit qui peut exister entre deux parallèles.

2^e SOLUTION.

« Sur un morceau de papier, tracer la figure d'un seul coup de crayon et en deux temps, sans faux traits, sans le secours d'un corps étranger et sans traverser, ni repasser sur les mêmes lignes. »



Le carré A. B. représente le seul coup de crayon. On plie son papier A. B. sur B. C., ce qui fait un « temps » et donne juste la moitié de la figure; on replie le papier A. C. B. sur A. C. D., ce qui constitue le deuxième temps et représente la figure complète.

AVIS. — Nous prions la personne qui a trouvé les deux solutions de bien vouloir nous faire parvenir son adresse d'une façon plus lisible.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Si je dis au père Machin — causerie de la *Navette* de Tarare — que son dernier article est délicieux, lui serai-je agréable?... Sans doute.

Mais si j'ajoute que j'ai déjà lu sa causerie dans les *Guêpes* d'Alph. Karr (septembre 1845 et février 1847), sera-t-il aussi satisfait?... J'espère bien que non!

Voyons, père Machin, soyons pauvre mais probe.

On lit à la 4^e page du *Progrès de Saône-et-Loire*:

La gale est guérie en deux heures.

Guérir la gale en deux heures, c'est joli; mais combien je trouve plus fort le quatrain qui suit!

Quarante ans d'expérience
Dans l'art sublime de guérir,
Donnant de grandes connaissances
Pour parfaitement réussir.

M. NARGEOL (l'auteur?), médecin-ophthalmologiste, débute ensuite son petit boniment qu'il termine ainsi:

« ... Les succès qu'il a obtenus lui ont acquis — c'est lui qui parle — des droits incontestables à la reconnaissance publique. »

La gaité publique ne vous devra pas moins... ô Nargeolet!

A une colonne de là, — M^{lle} Adèle F... qui vient d'ouvrir un atelier de photographie à Chalon, annonce qu'elle fera tout son possible (!) pour contenter les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance.

Tout son possible!... On ne peut vraiment pas lui en demander davantage. — Si jamais je passe à Chalon, vous pouvez compter sur ma visite, M^{lle} Adèle.

Saviez-vous que le père Bug... pardon! le maréchal Bugeaud (le vrai... celui de la casquette!) faisait concurrence à Mathieu de la...

Drôme?... Pour moi, je l'ignorais; — mais l'Abbe du Bugey me l'apprend :

Le journal Sud-Est, dans ses prévisions du temps, dit que la lune nouvelle n'a pas d'indices franchement caractérisés. Il espère, d'après les pronostics du maréchal Bugey, que le beau temps prévaudra.

Espérons-le, ô mon Dieu !

Nous annonçons avec empressement la création, à Avignon, d'un journal politique, le *Démocrate de Vaucluse*, qui s'est assuré la collaboration de M. Taxile DELORD. — Ainsi que l'indique suffisamment son titre, le *Démocrate* doit embrasser la cause que le *Refusé* sert, lui-même, dans la mesure de ses moyens.

Prosperité et... longue vie !

Un mot du jeune et savant H. Gauthier, qui vient d'inventer le dynamomètre hydrostatique.

A la gare de Perrache, lors de son départ pour Paris, un ami lui dit :

— Ton invention mettra-t-elle du foin dans tes bottes ?

— Je n'ose le croire, répondit-il, le foin étant la nourriture de l'âne et de ses parents directs ou collatéraux.

(LE REFUSÉ).

Les ânes au ministère de l'instruction publique. — Deux ânesses se précipitent dans l'hôtel du Ministère de l'instruction publique. Le cas n'étant pas prévu par la consigne, le fonctionnaire est fort embarrassé. — Laissez faire, dit un titi, elles vont réclamer l'instruction gratuite et obligatoire.

(Le Peuple, de Marseille.)

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer que fonctionnaire est là pour factionnaire..., c'est une simple coquille. — A propos, le *Progrès* en avait une bien jolie, l'autre jour. Il s'agissait de la dernière représentation des *Huguenots*, à la fin de laquelle de chaleureuses ovations avaient été décernées à M. le ténor Delabranche : — inutile de dire, ajoutait le *Progrès*, que le « suc » — de M^{me} Meillet n'a pas été moins complet.

Le suc de M^{me} Meillet ?...

Je le savoure !

PENEY.

UN DEUXIÈME CHEVEU

Dans l'existence du docteur Astier.

Ce qu'aurait vu le sage Enée, s'il fût descendu aux Enfers, dans un laps de temps plus ou moins éloigné.

Chez les morts, il est sans doute
Comme chez les vivants : les vices tour à tour
Font avec appareil leur entrée à la cour ;
Et l'innocence reste en route.
(MYTHOLOGIE.)

LES BORDS DU STYX.

Caron et le docteur Astier.

Approchons... mais quelle ombre en long manteau d'hermine,
S'avance d'un air grave et doux ?
Le géant de la médecine ?
Laissons-le passer, l'imagine
Qu'il doit avoir le pas sur nous.
Parmi les arrivants le nocher le remarque ;
Il le salue, il l'appelle à grands cris.
« Venez, docteur, venez, vous passerez gratis,
Dit-il en présentant sa barque.

Feuilleton du Refusé

N° 23.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT.

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

II (suite).

Dès que le vieillard parut le combat cessa.

Les royalistes enragés et les fougueux républicains qui se tenaient aux cheveux se lâchèrent, et tous, d'une voix unanime, lui exposèrent le cas.

Le père Seulet promena sur tous ceux qui l'entouraient son regard profond et ferme, et d'une voix que l'on sentait émue :

— Voulez-vous savoir mon opinion ? leur dit-il, eh bien, vous êtes tous des enfants, ou plutôt des hommes plus indisciplinés et moins raisonnables que des enfants. Eh quoi ! parce que vos drapeaux diffèrent de couleur, parce que vos principes ne sont pas les mêmes, que vous ne partagez pas les mêmes espérances et que vous ne tendez pas au même but, vous vous ruez les uns sur les autres comme des bêtes féroces, comme des fratries ! Espérez-vous donc obtenir par vos colères ce qu'on n'a pas accordé à vos raisonnements. Le meilleur moyen de faire des prosélytes, c'est d'employer, pour le triomphe de sa cause, la persuasion et non la violence. Souvenez-vous donc toujours que quelle que soit l'opinion à laquelle vous appartenez, qu'avant tout vous êtes hommes, c'est-à-dire que vous avez les uns envers les autres les mêmes devoirs et les mêmes obligations, et que le meilleur citoyen est celui qui pratique la fraternité !

Ah ! combien vous avez fourni
De voyageurs à ma messagerie !
Je vous rends grâce, et veux de ce voyage-ci
Vous faire la galanterie ;
C'est dans mes moyens, Dieu merci. »

Et se tournant vers la foule étonnée :

« Au diable vos onguents, Messieurs, votre saignée !
Ces moyens jadis excellents
Pour me procurer des clients
Ne sont plus qu'une pauvre affaire.

Ils sont aujourd'hui surpassés
Par votre sublime confrère.

Astier paraît, vous palissez
Et la Mort moissonne la terre. »

— Qu'a-t-il donc fait ? rugissent les docteurs.

Que votre majesté s'explique !

A-t-il, rival de nos auteurs,
Créé quelque nouveau topique ?

A-t-il apporté d'Andrienne,
Pays de grecs et de voleurs,
Quelque poudre anticholérique ?

S'est-il montré, dans sa clinique,
Matérialiste, empirique,
Fils d'Hahnemann et de sa clique ?...

— Il est bien plus, vils destructeurs,
C'est un CAUSEUR SCIENTIFIQUE.

SPIEGEL.

LES LIVRES

La question des femmes.

Les livres sont aujourd'hui comme un reflet des idées régnantes. On s'est beaucoup préoccupé dans ces derniers temps de la condition morale des femmes ; et nul doute que les livres dont nous allons parler ne doivent le jour à cette préoccupation.

Le plus important, celui du moins qui a fait le plus de bruit, est le premier volume du *Théâtre complet* de M. Alexandre Dumas fils, lequel renferme une préface de la *Dame aux Camélias*, qui n'est pas autre chose qu'un manifeste en faveur de la femme.

« J'avais écrit, dit l'auteur, une préface où je prouvais avec une grande finesse cachée sous une grande modestie, que je suis le premier auteur dramatique de mon époque... » Cette préface l'auteur l'a supprimée pour la remplacer par celle dont il est question, et sans connaître l'autre, on pense généralement qu'il a bien fait.

M. Dumas fils a été longtemps, il est encore accusé de s'être fait l'avocat des femmes perdues : prostituées ou adultères.

Parfaitement, répond l'auteur. Mais si cette fille est une prostituée c'est votre faute à vous société, qui, pauvre et honnête la méprisez, et l'encensez lorsqu'elle s'est vendue bien cher et bien souvent.

C'est votre faute à vous société, qui, non contente d'avoir insensiblement retiré à la femme tous les moyens honnêtes de gagner sa vie, vous refusez à admettre la recherche de la paternité.

Assimilez l'innocence d'une jeune fille à un portemonnaie, et l'on y regardera à deux fois avant de s'en emparer.

Quant à l'adultère, dans l'état actuel de la société, il n'y a qu'une soupape de sûreté, c'est le divorce, infiniment plus moral et plus juste que la séparation de corps. Libre de quitter son mari et de chercher le bonheur dans une autre union mieux assortie, la femme n'aura plus besoin de tromper ; et, si le malheur ou l'imprudence l'ont liée à un être abject, voleur ou mouchar, ce n'est du moins pas sans remède.

La recherche de la paternité dans l'amour et le divorce dans le mariage, telle est la conclusion de cette préface-manifeste.

C'est en partie celle de M. Assollant dans son nouveau livre : *Le Droit des femmes*.

« Dans le même pays, dit-il, suivant les temps et les gouvernements, le divorce a été regardé comme moral ou immoral. De 1792 à 1816 un citoyen français pouvait divorcer sans peine. Depuis 1816 on a changé d'avis. Le clergé catholique a fait supprimer

A ces mots, des applaudissements frénétiques éclatèrent, et, les mains dans les mains, les mêmes hommes qui dix minutes auparavant étaient ennemis, confondirent leurs voix dans un : *Vive le père Seulet !* qui éclata comme un coup de tonnerre.

Mais le vieillard ne parut pas s'émouvoir de cette ovation bruyante, et s'adressant à Barbizon :

— Toi, lui dit-il, tu as la tête trop près du bonnet... Je te conseille d'être plus calme à l'avenir... ou nous irons nous faire raser ailleurs !

Et tout le monde se mit à rire.

— Quant à toi, Wardinet, continua le vieillard, tu es un imbécille...

Les rires redoublèrent.

... Et tu ne seras jamais que cela. C'est ce qui te sauvera, si tu fais un jour de la politique.

Wardinet devint pâle de rage.

Au même moment, le propriétaire Pingout, qui se trouvait dans la foule, s'approcha de lui et l'emmena, en lui disant tout bas avec un clignement d'yeux significatif :

— Laissez faire, j'ai mon plan.

Pendant ce temps-là, le père Seulet s'éloignait de son côté, escorté par les gros bonnets de la rue Juivrie et des rues environnantes.

Tous parlaient à la fois et disaient ce que le gouvernement aurait dû faire.

La majorité était pour une révolution.

— Taisez-vous, mes amis, répartit vivement le père Seulet, dont la physiologie prit un caractère étrange, taisez-vous ! Les révolutions n'améliorent jamais le sort du peuple et c'est une œuvre impie de verser le sang de ses frères !

Et après avoir donné quelques poignées de main aux plus rapprochés, il s'éloigna vivement, en murmurant quelques mots que l'on ne comprit pas.

CHAPITRE III

Lilia.

Maintenant, si le lecteur veut bien nous suivre, nous allons nous transporter chez le père Seulet.

Le logement du vieillard comprenait deux pièces.

L'une, grande, tapissée d'un modeste papier à bandes grises et blanches et meublée seulement d'un lit

« le divorce. Il ne reste plus aux gens mal mariés que la déplorable ressource de la séparation de corps.

« Supposez un malhonnête homme, brutal, avare, jaloux, tyrannique, débauché, supposez qu'il mal-
« traite ou qu'il ruine sa femme ; supposez qu'il ait
« dans sa propre maison, dans le domicile conjugal,
« une maîtresse, supposez que la femme s'en plaigne
« et qu'elle soit séparée judiciairement de son mari.

« L'homme est-il puni ? Point du tout. Il demeure
« fort paisiblement dans sa maison. Il garde sa mai-
« tresse. Il est libre de tout lien. »

« La femme au contraire garde tous les devoirs,
« quoiqu'elle ait perdu tous les droits. Il faut qu'elle
« vive seule et retirée. Eût-elle visiblement et au su
« de tout le monde les plus graves sujets de plaintes,
« elle a tort de se plaindre.

« Si par malheur elle est encore jeune et belle... si
« elle est aimée, si elle aime, si elle cède à son pen-
« chant, tous les torts de son mari sont effacés du
« même coup. »

« Eût-il vingt fois essayé de la tuer, c'est elle qui
« devient le bourreau ; c'est lui qu'on appelle victime. »

« Le divorce n'a pas cette injustice. Il ne crée pas
« ou n'augmente pas la division des époux ; il la rend
« légale, régulière et définitive. Il ne corrompt pas le
« mariage, il le purifie. Si la femme a manqué à ses
« devoirs, il ne l'attache pas pour toujours à son mari
« malgré lui et malgré elle. Il offre un moyen pacifique
« et honorable de rompre un mariage d'où l'honneur
« conjugal et la confiance réciproque se sont retirés.

« Il prévient la vengeance de l'offensé et la rend
« inutile. Il arrête la main du meurtrier. A quoi bon
« tuer celle qui ne portera plus notre nom et dont les
« fautes les plus graves vous seront désormais étran-
« gères ? On peut mépriser la femme d'autrui mais on
« ne la déteste pas. »

« De son côté, la femme divorcée n'est plus réduite
« à vivre dans la solitude et à subir la compassion du
« public. Si elle aime et si elle est aimée, elle peut se
« marier de nouveau, et, sans doute instruite par l'ex-
« périence, faire un choix meilleur ou qui lui plaira
« davantage ; ses enfants seront désormais étran-
« gers ? On peut mépriser la femme d'autrui mais on
« ne la déteste pas. »

Ne voilà-t-il pas une bonne page de morale, et ne vaut-elle pas toutes les réflexions qu'aurait pu nous suggérer la lecture du livre de M. Assollant ?

Le divorce, c'est encore la conclusion que l'on peut tirer de l'excellent roman de M. Robert Halt — lisez Charles Vieu — publié dans le *Courrier français*.

Mariée à un ambitieux, égoïste et d'une probité peu scrupuleuse, M^{me} Frainen, l'héroïne, après avoir subi toutes les souffrances morales imaginables, est délivrée de son mari par un coup d'épée tout providentiel.

Mais de ces coups d'épée-là, on n'en trouve guère que dans les romans, et le plus souvent, il faut que la femme meure ou elle est attachée.

Il y a un point que les auteurs de ces divers ouvrages n'ont pas assez fait ressortir à mon sens. Ils parlent beaucoup de palliatifs ou des moyens de répression, mais les moyens préventifs sont généralement négligés.

E.-A. SPOLL.

THEATRES

Lyon.

M. Stanislas quitte définitivement les Célestins pour le café-concert.

Tout en regrettant un départ qui enlève à notre théâtre de comédie un artiste consciencieux, nous comprenons la décision de M. Stanislas en face des avantages de sa nouvelle position.

Le cœur de l'artiste saignera bien un peu lorsqu'il dira adieu pour la dernière fois à cette scène des Célestins, à ce public qu'il aime, à cet art où il a eu de légitimes succès ; mais la vie intime a souvent d'amères nécessités et le chef de famille a dû accepter avec empressement un engagement qui, en doublant ses

de fer et de trois chaises de cuir noir, était sa chambre.

L'autre, plus petite et plus fraîchement décorée, était celle de Lilia.

Cette chambre formait un contraste saisissant avec la première.

Des meubles plus riches, des rideaux aux fenêtres, un tapis qui couvrait les carreaux, des objets d'art, tels que des aquarelles et de petites statuettes, lui donnaient un certain air d'élégance, et il s'en échappait comme un parfum de poésie et d'innocence.

Or, tandis que la scène que nous venons de raconter se passait dans la rue, Lilia, assise devant un petit secrétaire, écrivait, et son gracieux visage se reflétait dans la glace suspendue en face d'elle.

Lilia avait environ dix-huit ans, elle était blonde avec de grands yeux noirs profonds comme le ciel dont le regard clair vous enveloppait comme une caresse.

Elle écrivait rapidement, s'arrêtant quelquefois pour prêter l'oreille au bruit qu'elle croyait entendre on pour aller à la fenêtre regarder du côté du Temple.

Tout à coup, elle se leva d'un bond et cacha le cahier sur lequel elle écrivait.

Puis elle se promena dans sa chambre, en essayant de donner à son visage un air d'indifférence.

Deux minutes s'écoulèrent, et le bruit qu'elle avait entendu cessa.

Elle fit un petit mouvement d'impatience et se remit à écrire plus rapidement encore, et avec une espèce de fièvre.

Or, qu'écrivait-elle ?

Le journal de ses souvenirs probablement, car la première page du manuscrit portait ce titre étrange :

MA VIE.

Et les lignes tracées au-dessous, disaient :
« Quand j'interroge mes premiers souvenirs, quand
« je me reporte aux premières impressions qui me
« sont restées, je revois comme on voit dans un
« rêve les hautes montagnes solitaires où s'écrou-
« lent, insouciantes et tranquilles, mes premières
« années.

appointements, lui permettra de faire entrer le bien-être dans son intérieur.

Cet artiste prend à partir du mois d'août la direction de la scène de l'Eldorado et nous ne doutons pas, qu'avec son acabit, il n'arrive à donner à cet établissement une supériorité réelle.

M. Stanislas se propose de chanter la chansonnette et de jouer la saynète, genre dans lequel il pourra développer ses qualités de comédien.

Nous apprenons que M. Train vient de signer avec M. Montigny un engagement de trois ans pour le Gymnase, lequel partira de mars prochain.

Ce soir aux Célestins, première représentation de M. Geoffroy.

Le *Voyage de M. Perrichon* et les 37 sous de M. Montaudouin.

Mercredi et Jeudi dernier, au Grand-Théâtre, pour les soirées d'adieu, ce n'était que bouquets, ce n'était que couronnes. Mme Meillet et Mlle Douan ont été plus particulièrement ensevelies sous une pluie de fleurs. On ne peut plus s'en procurer dans la ville.

F.

PETITE CORRESPONDANCE. — Nous prions madame veuve Raymond de bien vouloir nous indiquer un moyen de correspondre.

Y. E. C. — Poste restante, lundi.

O. B. I. — id.

U. V. B. — id.

PALAIS DE L'ALCAZAR

Dimanche 3 mai 1868, à 1 heure

CONCERT ANNUEL

DE

J. LUIGINI

VIENT DE PARAÎTRE

A Paris, chez E. DENTU, Galerie d'Orléans (Palais-Royal).
A Lyon, Bureau des Journaux, 34, rue Tupin.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN

PAR

TONY RÉVILLON.

Un beau volume. — Prix : 2 francs (franco).

A PARIS, chez GARNIER, rue des Saints-Pères, 6.

A LYON, chez MERA, rue Impériale, 15.

BLUETTES ET CROQUIS LYONNAIS

PAR

FRANCIS LINOSSIER

3 fr.

Pour les autres départements, envoyer un mandat à l'adresse du *Salut public*.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 16.

« C'était l'Espagne ! pays si plein de poésie que l'imagination du poète ne la surpasse pas ; mais hélas !
« poésie triste et sombre pour ceux que le malheur y
« retient dans l'exil.

« Et cependant, comme je regrette encore parfois
« mes longues courses au clair soleil, dont je rêvais
« si lasse !

« Comme je voudrais pouvoir encore rêver sous
« l'ombre fraîche des bois ou prêter une oreille atten-
« tive aux doux chants des oiseaux !

« Hélas ! jours déjà si loin de mon enfance, qu'êtes-
« vous devenus ?

« Dix ans se sont écoulés, mais ma mémoire m'est
« restée fidèle.

« Je vois encore l'air triste de mon père, de mon
« pauvre père proscrit de sa patrie, pourquoi ? je l'igno-
« re, errant de village en village ou se cachant
« dans les montagnes.

« Pauvre cher père, il m'aimait bien !

« Le soir quand il rentrait dans notre triste demeure
« — une humble cabane — il me prenait sur ses ge-
« noux et me parlait de la France, ou pour m'endormir
« il me berçait avec une chanson de muletiers.

« Un dimanche il nous arriva une aventure étrange
« et bizarre.

« Le jour allait finir, le soleil descendait à l'horizon,
« se perdant dans des nuages de pourpre et d'or ; les
« ombres s'allongeaient, gagnaient, envahissaient tout,
« et les oiseaux rentraient dans leurs nids, ne chan-
« taient plus.

« Nous étions assis dehors, sur un banc de pierre
« qui faisait partie de la maison.
« Tout à coup, mon père qui tenait mes mains dans
« les siennes, tressaillit.

« Je jetai un cri, car j'eus peur.

« Un homme enveloppé dans un grand manteau et
« couvert d'un large feutre qui lui cachait à moitié le
« visage, venait de passer devant nous, et ses yeux s'é-
« taient rencontrés avec le nôtre.

« Puis, il s'était arrêté un instant, et avait con-
« tinué son chemin avec un rire sinistre que j'entends
« encore.

(La suite au prochain numéro.)

LE PROGRES

LIBÉRALITÉ - INDÉPENDANCE - MODÉRATION

JOURNAL AN PAÏ DE LYON, PROGRES POLITIQUE ET LITTÉRAIRE QUOTIDIEN

CH. NOËL, rédacteur en chef et directeur
le seul de démocratie libérale du journal

ANNONCES ANGLAISES

La Progres offre
25 c. par ligne
à toutes les personnes qui voudront bien
lui en confier.

LA DUCHE DE GÉRALSTEIN
partir pour Genève où il fait
montré de sa mission.

Communiqué (n° 998).

LA DUCHE DE GÉRALSTEIN
partir pour Genève où il fait
montré de sa mission.

Communiqué (n° 998).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, avaient, dès le 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

« Le Progrès de Lyon » a in-
stallé, dans son numéro du
31 février dernier, une lettre
commentant par ces mots :
« *Moniteur le...* » et finissant
par ceux-ci : « *un de vos*... »

« Cette lettre contient, d'une
extrémité à l'autre, des affirmations aussi fausses que
les horreurs de la garde mo-narchique, des 1^{er} mars,
qu'elle, Lyon pour jouter des
douleurs de la guerre gene-voise. Autant de mots que
d'erreurs. Nous nous sou-mettons à ces dilapidations et mes-dignes de la dignité de la Voire, —
par l'injure de la Voire, un ac-dent sur le pont Vieux, —
il y en a eu deux !
« *Enfin, il est encore faux que*
« l'une des victimes ait été le
« *Général blessé, — elle est*
« *morte sur-le-champ.*
« Il est nécessaire de réagir
« énergiquement contre les al-« légations de certains jour-« naux qui, en acceptant avec
« complaisance des récits men-« songers, peuvent égarer ou
« inquiéter le sentiment public. »

Communiqué (n° 999).

[illegible]

teurs, à des prix relativement modérés, qui des coiletoles, qui des Biff-teckis, qui des entrecôtes de cu-

On mangera, du prêtre!!!

Tout le *Progres*, en la personne de son rédacteur en chef, s'inscrit pour 50 centimes.

Il faut, à l'occasion, savoir faire des sacrifices.

C. P. D.

CHRONIQUE LOCALE.

On a bien mal interprété une réunion qui a lieu dernièrement dans les bureaux de notre journal, réunion dont le public s'est entretenu avec une curiosité que nous n'avons à la part de la justice une descende dont nous avons eu beaucoup de peine à nous remonter.

Pour nous entendre sur la marche du journal, à l'époque solennelle des élections, nous avions convoqué nos collaborateurs habitués, MM. Morin, Candy, Mayroy, Wolters et Neillat.

M. Janet servait de secrétaire

sur une économie, M. Paille tenait la manivelle.

— Mais, rien d'insolite, les conventions les plus strictes étaient gardées, la légalité qui régnait, mais dormait.

La séance ouverte, M. Mugin prononça le discours de la veille devant un public organisé d'après les règles de saint Augustin. Le supérieur serait nommé pour un an, à la majorité des suffrages, les laveurs de vaisselle compris.

M. Gasselle demanda de mettre l'histoire de France en feuilletin; il pensait que cette amorce attirerait l'abonné et que le tirage monterait facilement de onze cents à mille.

M. Paille demanda si le tirage augmenterait de mille ou plus qu'il irait de onze cents à mille, ce qui le ferait descendre au lieu de monter.

On fit tir Paille.

M. Mayere, dont les opinions légalistes étaient bien connues, voulait que la Gazette, c'est-à-dire le Progrès, entrât franchement dans sa voie.

On lui fit observer que, depuis l'annexion de nos deux nouveaux départements de l'Est, le Progrès était devenu bilingue.

M. Wolfers, qui a passé sa vie à la francisation du Rhin, voulait

rer discrètement, lorsqu'une voix
secrète lui cria :
« Vive la république ! »
Pour la suite, lire le Progrès.

AVIS désintéressé.

LE PROGRÈS offre une prime
sans précédent dans les fastes du
journalisme :

Il sera accordé un abonnement
perpétuel, au premier venu qui ne
cherchera pas à lire le nouveau organe
initial :

L'AVENIR DÉMOCRATIQUE

...janne.
 ...aux excep-
 ...pour le roi de
 ...raordinaire qui
 ...sérieux d'un pro-
 ...de cabinet. Ce
 ...motivé, dit-on,
 ...la valet d'écurie
 ...la sœur de M. le
 ...x de Péche.
 ...sont présent sur
 ...politiques.
 ...sireil et je ne se-
 ...sions ma prochaine
 ...renais une rup-
 ...vivable..... et
 ...
 ...ROUSSELLE.
 ...Paris, 3 mai.
 ...paix.
 ...qui l'Empereur
 ...rasure d'une fé-
 ...nnaire réception
 ...trouve être un
 ...Loyr.
 ...ment que le
 ...sieurs de nos
 ...ent pour le roi

S, prises à une
ne permettent de
mais plus grande
dans nos cercles

Leur du domes-
M. le ministre
il n'y a jamais
ciment ce bruit a
de déterminer le
pour forcer l'oppo-
sitionnement à mon-
nous espérons
ne pas nous lais-
sances qui amè-
nent des compli-
pour notre pays
être une grave res-
ques-une des nos

vous le détail-
eux dans le desai-
ministre des Noyaux
par le même ves-
sumé : Gay.

Paris, 3 mai.
à Avoyans dans ma

26 avril, au matin. — Rien per-
nous au Monteur.

26 avril, au soir. — Rien pour nous
au Monteur.

Italie.
Naples. — Garibaldi s'est acclamé par
les populations, il a promis d'être à Rome
avant 24 heures.

Prusse.
On désarme de toute part et on vient
d'inventer un fusil nouveau.

Pologne.
Il n'y a plus.

Bulletin Financier.

LYON. — Samedi 25 avril

Grande remontrée sur toute la
ligue — P. M. excepté sur les
valeurs italiennes; cela tient à ce
que le gouvernement italien continue
pour changer, à payer en papier-
mon.

Les nouvelles relatives aux plu-
s Nord-Espagne sont de plus en plus
plus rassurantes. Chaque jour, de-
puis deux mois, on peut lire dans les
principaux journaux financiers de la
ville, reprise du paiement des coupes

la brochure communique par M. le Ministre du Commerce et de l'Industrie, le moussier sur cette C^{ie} a produit de très-grand relâchement parmi les porteurs d'obligations.

En compensation, l'Autrichien est très-pensant, parce qu'il est ferme sur tous les marchés.

Le grand échange des obligations mexicaines contre sept livres de valeur papiers va toujours au train train.

Les cours de compensation sur les principales valeurs s'établissent comme suit :

OBL. MEXICAINES 00,00; les cent kilos

CRÉD. MOBILIER contre un coupon de la valeur ci-dessus.

MOBILIER E-PAÑOL comme les Nord-Espagne.